LA MEDITERRANEE

De tout temps, la mer Méditerranée a été une source créatrice d'inspirations. Fontaine inépuisable de jouvence où se sont abreuvés, d'un besoin amplement satisfait, nos poètes, nos chanteurs, nos écrivains, nos philosophes antiques et nos marins. Homère, aurait-il pu imaginer ou écrire *l'Odyssée ?* Charles Trenet chanter ses golfes clairs, qui depuis, ne sont plus aussi limpides qu'ils le furent ? Paul Valéry, aurait-il pu écrire le Cimetière Marin : *Ce toit tranquille où marchent les colombes* ou bien, notre gloire Nationale, le soporifique et non moins talentueux, Tino Rossi, avec son hymne à la *Méditerranée* et le libertaire iconoclaste, Georges Brassens, *avec ses Copains d'abord ou Supplique pour être enterré à la plage de Sète,* sans doute pas ?

Contrairement à ces illustres personnages qui l'ont si bien raconté, déclamé, chanté et magnifié, la mer méditerranée est pour moi ce que les Alpes ou l'Himalaya sont aux peuples montagnards ou les ergs et les regs aux hommes bleus du désert. Elle fait partie de mon environnement avec ce besoin vital, de la sentir à mes côtés. Loin d'elle, je suis en exil. J'ai toujours entretenu avec elle un rapport charnel et voluptueux, comme l'est un enfant attaché à sa mère.

Me baigner, ce n'est pas un geste anodin que j'accomplis, mais un rituel. Retrouvailles joyeuses d'un plaisir inextinguible. Ce sont des noces marines qui me sont permises de célébrer à la belle saison, sous le soleil ardent de l'été. Raout aquatique, auquel je suis convié. Alors j'imagine être le seul à posséder les clefs d'un royaume aussi attirant qu'effrayant qui s'ouvre devant moi. Monde inconnu que j'aborde toujours avec prudence et curiosité ou nagent, les nymphes et les monstres marins en eau trouble. Où venant des abysses me parvient les chants lointains, mélodieux et funèbres des Sirènes qui hantent ces contrées inexplorées, obscures et glacées. Milieu carcéral et lugubre, d'où on ne s'évade jamais.

LA MEDITERRANEE

Je suis né sur la rive sud de la Méditerranée occidentale. Issu d'une rencontre hasardeuse et d'un métissage heureux, je suis l'archétype des peuples qui ont toujours habité ces côtes depuis des lustres. Elle a enfanté de grandes civilisations où les mythes et la réalité se confondent, comme les deux faces d'une même médaille. Passive, comme à son habitude, elle était là quand les hommes parlaient aux Dieux. Mon appartenance, je la dois à un monde étrange, au confluent de deux civilisations, de deux philosophies, deux courants de pensées, contradictoires : l'Orientale et l'Occidentale. Échos, d'où me parvenait depuis les rives, les jours de grand débordement, l'entrechoquement sourd, parfois menaçant des galets roulant à grand bruit au fond de leur lit et de leur quiétude rassurante et paisible, les jours de basses eaux. Un cours dans lequel j'ai été immergé, où le bleu, démesuré du ciel et de la mer sous le soleil, sont plus intenses que partout ailleurs. De concert, elles ont modelé un être singulier et pluriculturel, avec autant de sagesse que de déraison. Je suis un pont, une fragile passerelle qui relie les hommes aux quatre coins de la Méditerranée.

La Méditerranée m'est d'autant plus familière que mes ancêtres paternels durent l'affronter et venir à bout de ses obstacles. Avaient-ils assisté à l'éruption du Santorin ou accompagné dans son périple, l'épopée d'Alexandre le grand ? Mer du milieu comme la désignait mes aïeux, dont les racines, plongeaient profondément dans une des îles de la mer Égée ?

Si les circonstances de leur départ me sont inconnues, ils finirent après une longue errance par aborder Cetara. Tournée vers la mer, cette dernière située sur la rive amalfitaine, occupe l'embouchure d'une étroite gorge verdoyante. Dominant les flots comme un phare sur son promontoire, le dôme de majolique vernissé de San-Pietro fut le témoin de leur existence. Sous ses voûtes, ils y célébrèrent pendant des générations, les naissances, les unions et les décès.

Cetara émergeait à peine des brumes matinales. Sur les terrasses des maisons aux façades décrépies rongées par le sel et les embruns, la brise agitait les lessives comme des pendus à leurs cordes. Cependant, en toile de fond, la luxuriante végétation des jardins en

espalier, planté d'agrumes, de vignes, d'oliviers, et de figuiers, couvraient à mi-pente le mont Falerio. Cet endroit où adolescents, ils avaient tant de fois chapardé en suivant les saisons qui, une grappe de raisins, une orange, ou quelques figues, tout en gravissant haletant le sommet. Point culminant, d'où ils pouvaient d'un seul regard, embrasser, à la fois le golfe de Salernes que celui de Naples, baignant dans l'immensité azurée de la mer Tyrrhénienne. Leur revenaient en mémoire, les lumineuses journées d'avril, lorsque les orangers et les citronniers en pleine floraison embaumaient de leurs parfums capiteux les ruelles de ce village de pêcheurs, le spectacle des filets cent fois raccommodés étalés sur les galets surchauffés de la plage séchant au soleil ou les baignades au pied de la tour de guet. Cette construction quadrangulaire massive, enracinée sur la grève avait été érigé après la tuerie de 1515 perpétrée par les Ottomans, qui décapitaient les hommes refusant d'abjurer leur foi ou de s'enrôler dans leur flotte. Cette tour qui avait veillé sur eux depuis plusieurs générations, assistait dans l'indifférence au départ sur une balancelle, vers d'autres horizons plus cléments ou du moins, le croyaient-ils. À mesure qu'ils s'en éloignaient, ils savaient qu'ils y laissaient à jamais une partie d'eux même à Cétara.

Si la trajectoire de mes grands-parents maternels s'avéra moins épique, Simón mon grand-père qui ne manquait pas de courage disait « on ne naît pas héros, ce sont les circonstances, qui les révèles » Ce marin aguerri que rien ne rebutait, frisa l'ex communion pour les beaux yeux de Frasquita, ma grand-mère. Le jour tirait à sa fin lorsque le nouveau curé du village pria Simón de le conduire sur l'îlot San Andres. Îlet qui se trouvait à quelques encablures du rivage. Envoûté par la beauté de l'endroit et malgré les injonctions répétées de Simón d'écourter la visite, la nuit venant, ce dernier qui pour rien au monde n'aurait renoncé à son rendez-vous quotidien auprès de sa promise, quitta les lieux avec l'intention louable de revenir chercher l'ecclésiastique. Vous pouvez imaginer ce qu'il advint. Après avoir pris congé de sa fiancée, Simón, sans doute sous le charme de cette rencontre, rentra chez lui, soupa et s'endormit profondément. Ce n'est qu'au matin qu'il prit conscience de son oubli. Rassurez-vous, on récupéra notre abbé, sain et sauf sur son

rocher, mais transi et trempé comme une soupe par les embruns, il pestait et jurait après le batelier. Mais ce brave pasteur qui n'était pas rancunier finit par les marier.

S'il y a un point commun entre mes deux ascendances c'est, qu'ils obéirent au même signal et à la même motivation, Partir ! Ils quittèrent Carboneras leur village Andalou, aux maisons blanchies à la chaux et aux ruelles poussiéreuses. Isolé par Mille ans de solitude, ils y vécurent entre l'indigence qu'offrait la mer et l'inquiétude. Appréhension qui, dès qu'une voile sarrasine croisait le Cabo Gata, suffisait au clocher trapu de San-Antonio de Padua, de sonner le glas. Il annonçait le danger, qui poussait à se réfugier derrière les murs rassurants du Castillo. Fortins érigés le long des côtes pour la protéger des razzias barbaresques. Anxiétés, que m'ont transmis mes ancêtres, le salut, comme le danger viennent toujours de la mer.

En quittant leur village nantis pour tout bagage, de rêves et d'espoir, ils devaient à leur tour affronter un nouveau pays dont ils ne connaissaient ni la langue, ni les mœurs, ni la culture qui, loin de les épargner se montra peu clément.

Malheureusement, l'Histoire est tenace et se rappelle à vous cruellement sans que vous soyez concerné. Sous la contrainte, je dus à mon tour connaître l'exil en quittant mon pays natal. Sur le bateau qui me ramenait vers la Métropole, je ne faisais que vivre tragiquement ce que mes ancêtres, originaires de Grèce, d'Italie et d'Espagne vécurent sur leur esquif de fortune à la recherche d'une vie meilleure.

Depuis mon balcon, je l'aperçois entre deux immeubles. Vision tronquée il est vrai, mais bien présente, avec la certitude que, tant que la terre tournera rond, la Méditerranée sera le lien et l'espoir qui a toujours réuni les hommes entre eux. Cordialement Michel

CC

LA MEDITERRANEE